



**HAL**  
open science

## L'entretien du monde

Patrick Boucheron

► **To cite this version:**

Patrick Boucheron. L'entretien du monde. Boucheron, Patrick and Delalande, Nicolas. Pour une histoire-monde, Presses Universitaire de France, pp.5-23, 2013, 978-2-13-062065-5. <hal-03263898>

**HAL Id: hal-03263898**

**<https://hal.science/hal-03263898v1>**

Submitted on 23 Jun 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## L'entretien du monde

« Quel plus beau mot en français, mais si modeste, ou quelle plus belle ressource de notre langue, précisément, que ce verbe-ci : “entre-tenir”. Tenir de l’entre, tenir par l’entre, avoir de l’entre en mains. L’entretien du monde : enfin on s’y met »

François Jullien, *L'écart et l'entre. Leçon inaugurale de la Chaire sur l'altérité*, Paris, Galilée, 2012, p. 65.

S’y met-on enfin ? Telle est l’intrigue qu’on cherche à nous vendre aujourd’hui. Elle est, comme tous les produits du *story-telling* historiographique, à la fois convaincante et inexacte. Résumons l’argument : les historiens français auraient raté le tournant global impulsé par des pionniers américains au début des années 1980, tandis que se reformulait l’ordre du monde. Empêtrés dans les querelles d’héritage suscitées par l’embarrassant legs braudélien, égarés par les sirènes de la *microstoria* qui mettait l’histoire en miettes, incapables de prendre la mesure du rétrécissement de la France en puissance moyenne de l’historiographie exportant sa *French theory* comme d’autres du cognac ou des sacs à mains (c’est-à-dire comme un produit de luxe pour élites mondialisées), ils ne répondaient pas, sottement, à l’appel de la *World history*. De là l’enchaînement ordinaire des réactions qui suivent tout évitement volontaire : d’abord le déni — nous avons eu bien raison de résister vaillamment à cette vague historiographique hégémonique qui, après les *atlantic studies*, poursuivaient la Guerre Froide par d’autres moyens — ; ensuite le remords : rattrapons vite le temps perdu et soyons tous, tout de suite et totalement, *world* historiens avec la joyeuse énergie des nouveaux convertis.

Il y a bien des manières de nuancer, voire de réfuter, un tel *pitch*, qui repose évidemment sur une vision fantasmée des rapports de force historiographiques de part et d’autre de l’Atlantique. Contentons-nous ici de ne retenir que trois arguments. Le premier consiste à rappeler que, par une ignorance qui fut d’abord militante avant d’être simplement subie, on

prête à la *World History* une cohérence, une influence et une inventivité qu'elle n'a sans doute pas dans les universités américaines. Cohérence : il convient de dire, une fois pour toute, que la *Global History* et les *connected histories* par exemple ne partagent strictement rien du point de vue méthodologique ou épistémologique sinon l'idée vague qu'on peut s'en faire de très loin ; la première propose souvent un grand récit en longue durée et sur de vastes espaces de phénomènes très généraux en agencant des informations hétérogènes qu'elle tire d'une historiographie de seconde main, tandis que les secondes reposent sur l'exploitation intensive de ressources archivistiques locales pour approcher au plus près les interactions sociales. Influence : si, contrairement à la France et une bonne partie de l'Europe, il existe aux Etats-Unis des programmes, des cursus et des chaires d'histoire mondiale, ces dernières n'en représentent pas moins qu'une infime minorité de l'histoire enseignée<sup>1</sup>. Inventivité : elle constitue un courant d'étude plutôt *mainstream*, plus convenu qu'on ne l'imagine volontiers, et qui ne concerne que très marginalement les historiens — puisque ce sont plutôt les politistes, les économistes ou les démographes qui en furent les premiers promoteurs<sup>2</sup>.

Le deuxième argument oblige à en rabattre dans l'orgueil national : si les spécialistes de ces disciplines mondialisées feignent parfois, par routine ou par calcul, de se référer encore poliment aux historiens de la vieille Europe, ce n'est sans doute pas avec eux qu'ils souhaitent nouer les débats décisifs, mais avec leurs interlocuteurs asiatiques et, bientôt, latino-américains — l'enjeu étant bien entendu d'appliquer au monde entier les classifications de la domination économique partageant le leadership entre grande puissances et émergents. Et s'il s'agit — troisième argument — de s'intéresser malgré tout à l'historiographie de langue française (ce que l'on fera ici, sans illusion excessive ni complexe d'infériorité), on pourrait fort bien produire un contre-récit tout aussi convaincant et approximatif que celui qui s'impose aujourd'hui. On y montrerait que depuis la fondation en 1953 par Lucien Febvre, sous l'égide de l'UNESCO, des *Cahiers d'histoire mondiale* jusqu'à aujourd'hui, en passant par l'effort continu, opiniâtre et en grande partie ignoré, des spécialistes des aires culturelles, l'historiographie française n'a jamais cessé de prendre soin du monde — comme échelle de compréhension ou comme objet d'analyse.

---

<sup>1</sup> Moins de 3 % des postes d'enseignants d'histoire dans les universités mondiales sont consacrés aux études transnationales, d'après Pierre Grosser, « L'histoire mondiale/globale, une jeunesse exubérante mais difficile », *Vingtième siècle*, 110, 2011, p. 3-18 : p. 14, qui propose un bilan très complet de la mondialité réelle de l'histoire mondiale.

<sup>2</sup> Voir par exemple Chloé Maurel, « La *World/Global History*: questions et débats », *Vingtième siècle*, 104, 2009, p. 153-166.

Les textes qui composent ce court volume racontent donc une histoire (le surgissement de la *world history* dans l'historiographie française comme une divine surprise) en même temps qu'ils suggèrent quelques moyens de la dépasser. On ne proposera pas dans cette brève introduction un bilan historiographique sur l'histoire mondiale : il en existe déjà beaucoup, fort savants et très complets<sup>3</sup>. C'est d'ailleurs l'une des spécificités de la réception française de la *world history* que de s'être d'emblée placée sur le terrain épistémologique. Il y a fort à parier que ce genre florissant n'est pas prêt de s'épuiser, tant est flatteur pour la corporation historique de s'adonner aux délices des subtilités classificatoires : on continuera donc longtemps à disserter sur les labels, se demandant ce qui est plutôt global ou plutôt mondial, connecté ou comparé, subalterne ou post-colonial — pour ne rien dire de la *Big History* et de la *Deep History* des campus américains de la côte ouest, toujours en avance dans la course à la généralisation<sup>4</sup>. Reste que l'histoire n'est rien d'autre qu'un art tout d'exécution, qui ne peut longtemps se satisfaire des programmes et des proclamations.

On peut d'ailleurs se demander, avec Serge Gruzinski, si la réflexion épistémologique n'a pas fait écran à l'expérimentation historiographique<sup>5</sup>. La poursuivre comme si de rien n'était serait aujourd'hui paradoxal. Car tout de même, il s'est passé quelque chose depuis trois ou quatre ans du fait de la coïncidence en grande partie hasardeuse d'expérimentations historiographiques, d'initiatives éditoriales et de traductions, l'ensemble rencontrant, d'évidence, un certain succès public et critique<sup>6</sup>. Sans l'avoir ni

---

<sup>3</sup> Outre ceux que l'on vient de citer et ceux dont on fera question *infra* (voir notamment Caroline Douki et Philippe Minard, « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 54, 2007, p. 7-21), on peut se reporter à Romain Bertrand, « Histoire globale, histoire connectée », dans Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt (dir.), *Historiographies. Concepts et débats*, Paris, Gallimard (« Folio »), 2010, vol. 1, p. 366-376.

<sup>4</sup> David Christian, *Maps of Time : An Introduction to Big History*, Berkeley, University of California Press, 2004 et Andrew Shryock et Daniel Lord Smail, *Deep History : The Architecture of Past and Present*, Berkeley, University of California Press, 2012.

<sup>5</sup> Serge Gruzinski, « Faire de l'histoire dans un monde globalisé », *Annales HSS*, 66-4, 2011, p. 1081-1091.

<sup>6</sup> Parmi les principaux jalons de cette saison historiographique 2009-2012, on peut citer, par ordre de parution : au printemps 2009 : « Écrire l'histoire du monde », numéro spécial de la revue *Le débat* (154, mars-avril 2009). En octobre 2009 : Philippe Beaujard, Laurent Berger et Philippe Norel (dir.), *Histoire globale, mondialisations et capitalisme*, Paris, La Découverte, 2009 ; Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique* [éd. or. 2000], trad. franc., Paris, Amsterdam, 2009 ; Patrick Boucheron (dir.), *Histoire du monde au XV<sup>e</sup> siècle* (coord. Julien Loiseau, Pierre Monnet, Yann Potin), Paris, Fayard, 2009 (rééd. 2 vol., Hachette,

prémédité ni théorisé, l'auteur de ces lignes y a modestement contribué. Il n'est donc certainement pas le mieux placé pour s'en faire l'analyste lucide. Il s'y risquera pourtant, avec des objectifs très limités : désigner le temps bref de la conjoncture historiographique qui, depuis 2009 environ, semble proposer au public une nouvelle manière de s'entretenir du monde.

« La grande découverte des “Grandes Découvertes” pourrait bien être ce sentiment paradoxal, logé au cœur de la conscience occidentale, d'être soi-même les barbares du monde » : en attribuant par erreur cette citation de *L'Histoire du monde au XV<sup>e</sup> siècle* à l'historien bengalais Dipesh Chakrabarty, dont les éditions Amsterdam venait de traduire le vigoureux manifeste *Provincialiser l'Europe*, le journaliste qui rendait compte de la parution conjointe des deux livres dans la revue *Sciences humaines* sous le titre général « Décentrer le regard » commettait un amusant lapsus, très révélateur des conditions de réception communes à ces livres qui n'ont rien de commun sinon, précisément, la coïncidence hasardeuse de leur rencontre éditoriale<sup>7</sup>. Le thème — finalement assez banal du point de vue de la méthode historique — du décentrement du regard et de la nécessité d'aborder l'histoire du monde en variant les points de vue et en se défaisant

---

« Pluriel », 2012). En janvier 2010 : Timothy Brook, *Le chapeau de Vermeer. Le XVII<sup>e</sup> siècle à l'aube de la mondialisation* [éd. or. 2008], trad. franc., Paris, Payot, 2010. En mars 2010 : Kenneth Pomeranz, *Une grande divergence : la Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale*, [éd. or. 2000], trad. franc., Paris, Albin Michel, 2010. En octobre 2010 : Jack Goody, *Le vol de l'histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, [éd. or. 2006], trad. franc., Paris, Gallimard, 2010. En février 2011 : Laurent Testot (dir.), *Histoire globale : un autre regard sur le monde*, Paris, Éditions Sciences Humaines, 2011. En avril 2011 : Christian Grataloup, *Faut-il penser autrement l'histoire du monde ?*, Paris, Armand Colin, 2011 ; Jean-Michel Sallmann, *Le grand désenclavement du monde, 1200-1600*, Paris, Payot, 2011. En septembre 2011 : Romain Bertrand, *L'histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Le Seuil, 2011. En octobre 2011 : Jane Burbank et Frederick Cooper, *Empires. De la Chine ancienne à nos jours*, [éd. or. 2010], trad. franc., Paris, Payot, 2011. En janvier 2012 : Serge Gruzinski, *L'aigle et le dragon. Démesure européenne et mondialisation au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2012. En avril 2012 : Sanjay Subrahmanyam, *Vasco de Gama. Légende et tribulations du vice-roi des Indes* [éd. or. 1998], Paris, Alma, 2012. En juin 2012 : Alessandro Stanziani, *Bâtisseurs d'empires. Russie, Chine et Inde à la croisée des mondes, XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Raisons d'agir, 2012. En novembre 2012 : Philippe Norel et Laurent Testot, (dir.) *Une histoire du monde global*, Paris, Sciences Humaines édition ; Patrick Boucheron, *Inventer le monde. Une histoire globale du XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, La Documentation française, 2012.

<sup>7</sup> Thierry Jobard, « Décentrer le regard », *Sciences humaines*, 212, février 2010. Précisons que cette citation de l'introduction générale de *L'histoire du monde au XV<sup>e</sup> siècle* (« Les boucles du monde : contours du XV<sup>e</sup> siècle », p. 9-30 : p. 29) renvoie à son épilogue, due à la plume de Jean-Frédéric Schaub, « “Nous les barbares”. Expansion européenne et découverte de la fragilité intérieure », p. 813-829.

de l'eurocentrisme qui prétend toujours les subsumer implicitement, y trouvait un écho particulier.

Il n'est guère difficile de reconstituer les raisons pour lesquelles cette « inquiétude d'être au monde », comme la poétise Camille de Toledo, pouvait être — et est encore — si vivement ressentie<sup>8</sup>. C'est qu'elle est de nature essentiellement politique. Voici pourquoi elle ne peut susciter, conjointement et contradictoirement, qu'un double mouvement de régression et d'évasion. Le premier renvoie les historiens à leur rôle social académiquement institué, qui consiste à rassurer ceux qui les lisent et les écoutent (soit, ne l'oublions jamais, ceux qui les emploient), sur la solidité et la pérennité de leurs traditions, de leurs racines, bref de leurs petits lopins d'identité. Le second refuse de s'en satisfaire, considérant au contraire l'histoire aujourd'hui comme le savoir de l'indétermination des temps, qui consiste à déconcerter patiemment toutes nos certitudes. De cet entretemps que nous vivons, on peut dire, selon l'humeur, qu'il est désespéré et gai. Selon l'humeur, ou selon les échelles : l'histoire globale le jugerait, de très loin, affreusement convenu — et il l'est, *globalement* — ; les histoires connectées découvrirait le crépitement des courts-circuits qui, discrètement, localement et fugacement, le rendent pourtant si inventif<sup>9</sup>.

Et même s'il en coûte de revenir aujourd'hui à des débats dont la principale caractéristique est d'avoir fait perdre tellement de temps à tant de monde, on doit bien se souvenir que l'année 2009 était celle où les historiens étaient sommés par injonction gouvernementale de monter vaillamment à la frontière afin d'y consolider « l'identité nationale » en y enfouissant de manière toujours plus profonde ces fameuses « racines » qu'on espérait chrétiennes. Certains en ressentirent un tel dégoût qu'ils en arrivèrent à douter de la légitimité même de l'objet « Histoire de France » — ce qui sans doute était excessif, mais l'un des effets les plus pernicioeux des polémiques inutiles reposant sur de faux préceptes est bien souvent d'obliger ceux qui y sont pris à prendre des positions également absurdes. Bref, dans ce climat général d'exaspération sociale qui rendait la pensée engourdie et poisseuse, l'irruption d'histoires de grand vent qui déplaçaient les horizons et décloisonnaient les traditions académiques pouvait

---

<sup>8</sup> Camille de Toledo, *L'inquiétude d'être au monde*, Lagrasse, Verdier, 2012, p. 45 : « Voilà où nous en sommes, après le vingtième siècle./L'Europe se flatte d'avoir honte./Elle s'en flatte tant/qu'elle s'indigne de ne pouvoir,/encore une fois, universaliser sa honte. ».

<sup>9</sup> C'est aussi de cela dont il est question dans Patrick Boucheron, *L'entretemps. Conversations sur l'histoire*, Lagrasse, Verdier, 2012, qui dans cette perspective peut se lire comme le petit livre compagnon de celui cité à la note précédente. Mais voir surtout Georges Didi-Hubermann, *Survivance des lucioles*, Paris, Minuit, 2009 et, plus récemment, *Peuples exposés, peuples figurants. L'œil de l'histoire*, 4, Paris, Minuit, 2012.

apparaître sinon comme une heureuse dérivation, du moins comme un rafraîchissement bienvenu.

Rien que cela, déjà : enfin on nous parlait un peu d'autres choses. Aussi était-il inévitable (et finalement bénéfique) que la portée de certaines de ces expérimentations historiographiques dépasse les intentions de leurs promoteurs, et que l'on lise comme des manifestes politiques plus lourdement engagés qu'il ne l'étaient véritablement ce qui pouvait n'être motivé au départ que par un désir de savoir, un élan de curiosité, une soif de lectures et de récits, le simple plaisir d'y *aller voir*. Pour les mêmes raisons, on prêta sans doute une unité et une cohérence factices à des démarches distinctes, accordant un peu généreusement des brevets de désoccidentalisation du regard à des histoires globales qui, comme c'est souvent le cas, se satisfont fort bien d'un solide récit européen à la robustesse bien éprouvée. Le débat s'organisa donc médiatiquement durant les années 2010 et 2011, entre des ouvrages que le hasard relatif des traductions et des initiatives éditoriales faisait paraître en même temps, et dont la diversité des méthodes et des approches couvrait le large spectre historiographique qui mène de l'histoire globale la plus surplombante aux histoires connectées les plus subtilement situées en passant par toute la gamme de l'histoire qu'on peut simplement appeler mondiale. Et c'est évidemment en pleine connaissance des termes de ce débat que Romain Bertrand intitulait en 2011 son histoire des premiers contacts entre Néerlandais et Javanais à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle *L'histoire à parts égales*.

Il est difficile de ne pas entendre un tel titre comme une injonction éthique. Sortir du vis-à-vis colonial pour reconnaître aux sociétés non-européennes une égalité de traitement documentaire, rompre avec l'histoire frôleuse des conquêtes et des comptoirs qui projette au loin les rassurantes similitudes d'une Europe toujours égale à elle-même, cela consistait pour Romain Bertrand à sortir de l'exotisme factice du *mobile home* — cette manière de nomadisme enraciné qui consiste à voir du pays en transportant son petit chez soi dans des terres étrangères<sup>10</sup>. Récit d'une méthode, ce livre ne pouvait être reçu que comme la méthode d'une morale : celle d'un commerce historiographique équitable. De là sans doute

---

<sup>10</sup> « Car ce lieu où tout ressemble à nos pénates, où tout se dit et s'accomplit de façon immédiatement intelligible, est à peu près aussi "dépayçant" qu'un *mobile home* » : Romain Bertrand, *L'histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 17. Le fait qu'on puisse transporter très loin des certitudes inentamées et que la vogue de la *World History* apporte parfois un renfort inespéré au scénario à grand spectacle exaltant un miracle européen *new look* peut se lire dans le compte rendu sévère du XVI<sup>e</sup> Congrès mondial d'histoire économique qui s'est tenue à Stellenbosch (Afrique du Sud) en juillet 2012 : Christelle Rabier, « L'histoire économique est-elle soluble dans le colonialisme ? », Le carnet de *Tracés*, publié le 18 septembre 2012, Url: <<http://traces.hypotheses.org/359>>.

quelques nouveaux malentendus : on accusait (ou on louait) son auteur d'avoir pris le parti de l'étranger quand il n'avait rien pris d'autre que le pari de l'étrangeté. Un pari essentiellement narratif, qui consiste à tenter une expérience dont on espère des gains de connaissance, et non une quelconque réparation morale vis-à-vis de sociétés humaines à qui l'on a si longtemps dénié le droit d'accéder à leur propre historicité.

Pour toutes ces raisons, le livre de Romain Bertrand pourrait entrer dans la catégorie américaine des *fell good books*. Mais s'il fit du bien à beaucoup de ses lecteurs, c'est sans doute moins du fait de la véhémence de ses déclarations théoriques que de la subtile discrétion de ses procédés narratifs. Car la lecture au long cours qu'il propose est comme une patiente mise à l'épreuve, où l'auteur ne se contente pas de proclamer en quelques formules cinglantes la nécessité théorique de battre les cartes des familiarités surprenantes et des étrangetés insoupçonnées, mais plonge de fait son lecteur dans une expérience littéraire qui le met en demeure, ainsi que le navigateur hollandais Cornelis de Houtman débarquant dans la baie de Banten en 1598 ou les officiers et courtisans javanais l'accueillant avec une ironique indifférence, de s'éprouver soi-même comme un autre.

Reste que le titre demeure, et claque comme un slogan : *L'histoire à parts égales*. Un slogan, et bientôt un remords pour tous ceux qui n'ont ni les moyens linguistiques, ni le temps disponible, ni simplement l'ambition ou l'envie de se consacrer à un programme de recherche d'une telle exigence. Tel est le revers des médailles historiographiques, surtout lorsqu'elles récompensent des *mérites* qu'on peine à ne pas traduire en termes éthiques. Elles désignent des réussites individuelles qui, si on n'y prend garde, suscitent très vite la crainte d'échecs collectifs. « Est-il raisonnable de se croire seul au monde ? »<sup>11</sup>. Non, bien entendu. Le moyen alors d'y échapper ? La *World History* serait donc l'histoire dont le monde a besoin aujourd'hui — un monde plus ouvert et plus tolérant que les historiens doivent contribuer à rendre plus vivables. S'ils ne le font pas, s'ils négligent de se donner la globalisation comme horizon et comme espérance en s'obstinant à ouvrager leurs petites vieilleries surannées — disons, les histoires nationales — alors doivent-ils au moins expliquer pourquoi<sup>12</sup>.

---

<sup>11</sup> Telle est la première phrase de l'introduction générale de Philippe Norel, Laurent Testot et Vincent Capdepuy, « Pourquoi le monde a besoin d'histoires globales », dans le livre qu'ils viennent récemment de coordonner, *Une histoire du monde global*, Paris, Éditions Sciences Humaines, 2012, p. 5-10 : p. 5, en forme de manifeste d'une histoire qui trouverait sa légitimité dans le fait qu'elle serait pleinement adéquate aux exigences d'une demande sociale elle-même dépendante de la morale politique du monde contemporain.

<sup>12</sup> Martine van Ittersum et Jaap Jacobs, « Are We All Global Historians Now ? An Interview with David Armitage », *Itinerario*, 36, 2012, p 7-28. Je remercie au passage Marguerite Martin, Zacharie Mochtari de Pierrepont, Céline Paillette et Philippe Pétriat,

Lorsqu'une telle sommation provient des autorités académiques les plus légitimes (en l'occurrence ici David Armitage, professeur à l'université d'Harvard, qui a codirigé en 2010 avec Sanjay Subrahmanyam de *The Age of Revolutions in Global Context, c. 1760-1840*), au moins trahit-elle le fait que la *World History* est devenu, dans le monde universitaire anglo-américain (mais également en Inde, en Chine et au Japon) un des courants historiographiques les plus solidement établi.

On comprend mieux alors qu'il y a quelque paradoxe à ce que certains francs-tireurs l'utilisent, notamment en France (mais aussi en Allemagne, en Italie, et bientôt en Amérique latine), comme un instrument critique et nécessairement minoritaire de la novation historiographique. Or précisément, c'est ce paradoxe qui est porteur d'une énergie créatrice. Aussi doit-on prendre garde à ce que, sur un mode évidemment plus discret et plus feutré, l'histoire connectée n'apparaisse pas désormais comme une obligation morale à des chercheurs qui devraient s'excuser de ne pas pratiquer l'histoire à parts égales, par manque de sources ou de compétences. Rien que de très banal en somme : si les innovations historiographiques libèrent ceux qui les inventent et les mettent en œuvre des pesanteurs académiques dont ils espéraient se défaire, elles risquent aisément, et toujours plus vite qu'on ne le croit, de se figer en normes contraignantes, dès leur que leur succès les auront rendus désirables, donc nécessaires au plus grand nombre.

La mondialisation, on le sait, est à la fois un processus historique et le discours qui l'accompagne et le justifie. Mais ce discours, en le justifiant, le cache en grande partie sous les voiles d'une idéologie trop flatteuse. Nul ne peut se faire d'illusion en la matière : l'historien se saisit d'objets qui avancent vers lui nimbés des conditions morales de son temps, et dès lors sera-t-il toujours enclin à confondre les exigences de la méthode avec l'amour des justes causes. Or, l'idéologie libérale la plus communément globalisée fait de l'objet « monde connecté » — c'est-à-dire du fait que le globe terrestre soit devenue l'espace de transaction de l'humanité toute entière en même temps qu'une communauté de destin et de danger — l'une de ses justes causes provoquant les émotions politiques. Si la *World History* — ou l'histoire connectée qui, on l'aura compris, en constitue donc l'une des expressions les plus aisément assimilables par l'historiographie

---

organisateur de la rencontre de l'École doctorale d'Histoire de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et de l'École nationale des Chartes du samedi 17 novembre 2012 « À l'épreuve de la *World History* », qui m'ont à cette occasion permis de prendre conscience du poids de cette injonction morale qui pèse sur les jeunes chercheurs aujourd'hui — par-delà bien entendu les espoirs et les enthousiasmes que suscitent ces nouveaux horizons historiographiques.

française — se donne pour l'objet le décloisonnement du monde, alors poursuit-elle d'une certaine manière un rêve d'histoire universelle. Car celle-ci, toujours, héroïse l'aventure glorieuse d'un grand principe indiscutée<sup>13</sup>.

Orientant de manière univoque le grand récit de l'ouverture du monde en ne choisissant de s'intéresser qu'aux échanges et aux connections, on produit un discours qui apparaîtra sans doute aux historiens futurs aussi idéologique (car aussi téléologique) que celui de l'invention des traditions nationales destiné à fortifier l'esprit patriotique — ou de la défense et illustration d'une histoire européenne propre à construire le sentiment d'appartenance communautaire<sup>14</sup>. La mondialisation ne dit pas le tout du monde : en adopter l'unique point de vue, c'est prendre le parti de l'internaute occidental ou du touriste fortuné. Aussi l'histoire des antimondialisations doit-elle sans doute faire partie du programme de la *World History*, quelque soit la manière dont on voudra bien l'appeler : elle consiste à comprendre comment les sociétés humaines produisent de l'altérité avec de la distance, de l'hostilité avec de l'altérité et de l'identité avec de l'hostilité. Une certaine histoire globale, qui entreprend de très haut et sur une longue durée le récit vague et mal documenté d'échanges au long cours ne peut rien appréhender de ce qui fait la vie même des sociétés. Elle réactive l'optimisme des pionniers de la seconde génération de l'école des *Annales*, qui entreprenait avec enthousiasme une histoire des trafics, des douanes et des comptoirs de l'Ancien monde au moment où le rêve pacificateur du libre-échange de l'après-guerre voulait croire que les idées s'échangeaient au même rythme que les biens. Se faisant, elle réarme une vision strictement économiste du monde que l'historiographie a depuis bien longtemps périmé en même temps qu'elle produit une histoire à majuscules où le devenir humain se saisit dans l'*à-peu-près* majestueux des grandes catégories intangibles. Surtout, elle contrevient à la plupart des exigences méthodologiques d'une histoire désormais soucieuse d'exhiber ses doutes et ses procédures, ne serait-ce que dans le domaine de l'administration de la preuve, impossible à établir à un tel niveau de généralité.

C'est une affaire entendue : les bons sentiments ne font pas toujours les bons livres d'histoire. Mais on ne peut complètement ignorer le fait que de méchantes pensées en inspirent aussi des mauvais. Sans doute les historiens peuvent-ils à bon droit critiquer les approximations du grand récit irénique que propose Jerry Brotton dans son *Bazar Renaissance*

---

<sup>13</sup> Krzysztof Pomian, « *World History* : histoire mondiale, histoire universelle », *Le Débat*, 154, mars-avril 2009 (« Écrire l'histoire du monde »), p. 14-40

<sup>14</sup> Voir sur ce point Jean-Frédéric Schaub, *L'Europe a-t-elle une histoire ?*, Paris, Albin Michel, 2008.

récemment traduit en français, ou se demander s'il est vraiment pertinent d'aller comme Jack Goody chercher des « Renaissance » dans l'Iran safavide ou l'Inde moghole quand le terme de Renaissance ne désigne de toute façon rien d'autre que l'exorbitant privilège de l'Europe lorsqu'elle prétend s'en réserver l'usage exclusif<sup>15</sup>. Reste que les enjeux politiques de la promotion d'une histoire aux horizons élargis se situent clairement dans le domaine pédagogique. La création en 1990 du *Journal of World History* s'inscrivait déjà dans l'horizon professionnel de l'enseignement secondaire, et si l'histoire mondiale a désormais intégré le cursus ordinaire des premiers cycles de beaucoup d'universités américaines, c'est peut-être du fait du maintien d'une certaine ambition impériale à assumer, depuis son centre, le tout de l'histoire du monde, mais c'est surtout sans doute par souci d'adapter les contenus d'enseignement à l'internationalisation des effectifs étudiants. De ce point de vue, l'obstination conservatrice du monde universitaire français est admirable — elle avait d'ailleurs été précocement dénoncée par Catherine Coquery-Vidrovitch, qui remarquait combien les vieux cadres des histoires nationales, rendus intangibles par la sainte division des quatre périodes historiques, y résistaient davantage encore que dans l'enseignement secondaire<sup>16</sup>.

Tout récemment, quelques timides incursions des programmes scolaires dans une histoire non exclusivement européenne ont provoqué une campagne d'opinion bruyante et coordonnée dont l'agressivité idéologique a surpris ceux qui croyaient sans doute imprudemment vivre dans un monde heureusement connecté. Y contrevenir est une nécessité, moins sans doute pour exagérer la portée épistémologiques de ces attaques que pour dénoncer l'ignorance absolue, et absolument volontaire, des réalités humaines de l'école, qu'elle exprime et qu'elle conforte. Les enfants des écoles de France seraient désorientés parce qu'on ne leur enseignerait plus la geste de Clovis mais la gloire de Monomatopa ? Pure fantasmé sans doute, qui ne deviendra pas vrai à force d'être asséné, mais qui vaut la peine d'être entendu pour ce qu'il révèle : l'affirmation décomplexée d'une idéologie ouvertement, simplement et proprement xénophobe. Et que l'on ne prenne pas pour un malencontreux hasard le fait que les thuriféraires d'une histoire de France ramenée à la pureté de ses origines prennent systématiquement en Afrique noire les exemples des (si rares) contrepoints pédagogiques qui égarent nos chères têtes blondes trop loin de la lignée des

---

<sup>15</sup> Jerry Brotton, *Le Bazar Renaissance. Comment l'Orient et l'Islam ont influencé l'Occident*, [éd. or. 2002], trad. franc. Paris, Les Liens qui libèrent, 2011 et Jack Goody, *Renaissances : The One or the Many ?*, Cambridge, Cambridge UP, 2010.

<sup>16</sup> Catherine Coquery-Vidrovitch, « Plaidoyer pour l'histoire du monde dans l'université française », *Vingtième siècle*, 61, 1999, p. 111-125.

rois : ce qui pose problème n'est ni Pékin, ni Angkor, ni Tenochtitlan, mais Tombouctou<sup>17</sup>.

Croire que le métissage est une valeur positive acceptée par tous au motif que beaucoup, parmi les chercheurs en sciences humaines, en font un usage généreux et répété, c'est se rendre victime d'enfermement scolastique. Qui ne voit au contraire combien le récit huntingtnnien du choc des civilisations a de beaux jours devant lui, y compris dans le monde académique ? Après tout, Jean-Michel Salmann prend explicitement appui sur lui dans son *Grand décloisonnement du monde*, se donnant tout aussi explicitement pour objectif de travailler à la déculpabilisation de l'Occident<sup>18</sup>. Au moins les intentions idéologiques sont-elles ici exposées avec clarté, même si l'on peut penser que ce dont il est d'abord question dans cette historiographie de l'occidentalisation du monde au XVI<sup>e</sup> siècle est moins une prise de position politique qu'une ligne de défense historiographique. Car ce qu'il convient avant tout de défendre chez beaucoup d'historiens qui peinent à se défaire des charmes entêtants des « Grandes Découvertes » comme accoucheuses de la modernité occidentale, c'est de la dignité de l'empire, et plus particulièrement de la dignité de l'empire ibérique, et plus particulièrement encore de la dignité de l'empire ibérique moderne.

Modernité : le mot est lâché. Dans l'un des articles fondateurs de la méthode de l'histoire connectée où il tentait de catégoriser la *early modern period* à l'échelle du continent eurasiatique, Sanjay Subrahmanyam pointait clairement le rapport étroit que noue l'historiographie entre l'idée de

---

<sup>17</sup> « Saint Louis a disparu du récit de l'histoire de France. Rassurons-nous : à sa place, les élèves auront le loisir de découvrir qui était Kankou Moussa, grand empereur du Mali » (Marie-Amélie Brocard, « Les déclassés de l'histoire de France », dans *Le Figaro Histoire*, 4, octobre-novembre 2012, p. 58-69 : p. 64). Est-il besoin de préciser qu'il s'agit d'un souverain musulman ? Ce sultan du Mâli (nommé en réalité *mansâ* Mûsâ), représenté sur le célèbre *Atlas Catalan* avec tous les attributs de la souveraineté (couronne, sceptre et boule d'or à la main), s'était rendu célèbre par son voyage au Caire, sur le chemin de son pèlerinage aux lieux saints de l'islam, et fit construire de nombreuses mosquées à Tombouctou (voir François-Xavier Fauvelle, *Le Rhinocéros d'or. Histoires du Moyen Âge africain*, Paris, Alma, 2013).

<sup>18</sup> Jean-Michel Sallmann, *Le Grand désenclavement du monde, 1200-1600*, Paris, Payot, 2011, dont on peut citer les derniers mots : « L'Occident n'a pas à rougir de ses actes ni à présenter des excuses au monde entiers pour les erreurs qu'il a pu commettre au cours de son histoire. Il est capable de les analyser avec la lucidité qui convient. Mais s'il n'a pas à donner de leçons de morale, il n'a pas non plus à en recevoir de la part de ceux dont l'histoire n'est guère plus édifiante. Il doit simplement se rendre à l'évidence que le monde ne sera jamais à son image et que l'arrogance dont on l'a si souvent taxé à désormais changé de camp » (p. 651).

modernité et celle d'empire à vocation universelle<sup>19</sup>. Trancher aujourd'hui la nécessité de ce nœud n'est pas si aisée, tandis que s'observe chez certains chercheurs une troublante crispation identitaire autour de cette découpe du temps dont l'artifice académique n'est plus à démontrer, mais qui se fige pourtant en une acception du moderne comprise, par exemple chez Paolo Prodi, « comme caractéristique de la civilisation de l'Occident envisagée comme une mutation et comme une révolution continuée »<sup>20</sup>. Sans doute est-il alors nécessaire de dépayser, du même élan, les notions de modernité et d'empire, comme le fait par exemple Pekka Hämäläinen en révélant l'existence du grand empire cavalier des Indiens Comanches qui, au plus fort de l'expansion coloniale européenne, domine les Grandes Plaines au Sud-Ouest du continent nord-américain<sup>21</sup>, ou Alessandro Stanziani lorsqu'il décentre son récit au cœur de la Mongolie où, le 3 septembre 1689, lors de la bataille d'Ulan Butong au cours de laquelle s'affrontent les armées mandchoues de l'empereur chinois Kangxi aux Dzoungars du khan Galdan, se joue le destin des trois empires eurasiatiques : chinois, russe et indien. Le « modèle européen » dans ce cas, ne constitue pas un terme pertinent de la comparaison des « steppes comme laboratoires politiques »<sup>22</sup>.

Ce type d'expérimentation historiographique a le mérite de troubler le face-à-face entêtant de la comparaison civilisationnelle Chine/Europe, qui fut l'une des grandes obsessions de l'historiographie française aux temps héroïques de Fernand Braudel et Pierre Chaunu, et que les inquiétudes contemporaines suscitées par l'essor économique de la Chine comme grand atelier du monde réactivent naturellement aujourd'hui. Pourquoi la révolution industrielle fit-elle décoller le Sud de l'Angleterre et non le delta du Yangzi, se demande Kenneth Pomeranz, démontrant au passage combien l'histoire contrefactuelle (au sens de la *what if history*) est une des expressions de la quête de scientificité d'une histoire économique modélisée qui manipule les variables de ses équations<sup>23</sup> ? Et pourquoi les *conquistadores* de Hernan Cortés réussirent-ils à conquérir l'empire aztèque en 1520 alors que les Portugais de Tomé Pires échouaient l'année

---

<sup>19</sup> Sanjay Subrahmanyam, « Connected Histories : Notes Toward a Reconfiguration of Early Modern Eurasia », *Modern Asian Studies*, 31-3, 1997, p. 735-762.

<sup>20</sup> Paolo Prodi, *Storia moderna o genesi della modernità ?*, Bologne, Il Mulino, 2012, p. 24. Symétriquement, mais également surprenante, est par exemple cette définition risquée par Pierre Serna : « La période moderne est l'histoire d'une Révolution permanente autant que celle de la construction des États » (dans Jean-Luc Chappey *et alii*, *Pour quoi faire la Révolution*, Marseille, Agone, 2012, p. 27).

<sup>21</sup> *L'empire comanche*.

<sup>22</sup> Alessandro Stanziani, *Bâtisseurs d'empires. Russie, Chine et Inde à la croisée des mondes, XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Raisons d'agir, 2012.

<sup>23</sup> Kenneth Pomeranz, *Une grande divergence. La Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale* [éd. or. 2000], trad. franc., Paris, Albin Michel, 2010.

suiuante, depuis Malacca, à faire plier l'empire chinois ? Ce qui se joue là n'est rien moins que l'invention de l'Occident, puisque « l'immensité incontrôlable du Pacifique, l'impossibilité de s'emparer de la Chine et de coloniser l'Asie obligeront à se rabattre sur le Nouveau Monde et à le détacher du reste des Indes »<sup>24</sup>. Reste que, là encore, une telle intrigue risque toujours de détourner le regard de l'essentiel : car au XVI<sup>e</sup> siècle, chacun le sait, c'est bien l'empire ottoman qui constitue la grande puissance de la modernité<sup>25</sup> — et si l'historiographie a encore tant de mal à l'admettre, c'est bien parce que ce qui se joue là n'est rien d'autre que la difficulté croissante et inavouable, pour les sociétés occidentales, à envisager l'Islam comme une puissance historique de modernisation du monde<sup>26</sup>.

Dépayser notre rapport à la modernité, mais aussi la déconcerter en décalant la chronologie et en jouant de la variabilité des temporalités. Tel fut aussi l'un des objectifs des auteurs de *l'Histoire du monde au XV<sup>e</sup> siècle*, dont l'architecture d'ensemble s'inspirait d'un triple renoncement : de la découpe des civilisations, de la longue durée, du grand récit. Un tel choix d'écriture se révélait sans doute adéquat à l'objet historique qu'il s'agissait de cerner — pour en inquiéter la modernité. Mais il ne saurait être ni exclusif ni prescriptif. Certains se saisiront de la *World History* pour réactiver le rêve braudélien de la personnalisation des espaces en très longue durée<sup>27</sup>, d'autres au contraire y verront l'occasion de s'approcher au plus près des visages et des paysages d'histoires singulières, relevant le défi de la *microstoria*<sup>28</sup>. Est-ce à dire que tout est permis ? Certainement pas, et le temps viendra sans doute où ce buissonnement d'expérimentations contradictoires, dans lequel se côtoient le plus convenu et le plus aventureux, devra être élagué, ou en tout cas *discipliné*.

Mais que nous importe au fond une histoire mondiale départementalisée, c'est-à-dire campé sur un terrain spécifique de recherche. Après tout, le monde n'est pas un si gros objet que cela — car s'il

---

<sup>24</sup> Serge Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon. Démesure européenne et mondialisation au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2012, p. 412.

<sup>25</sup> Voir, récemment, mais parmi une bibliographie immense, Giovanni Ricci, *Appello al Turco. I confini infranti del Rinascimento*, Rome, Viella, 2011.

<sup>26</sup> Philippe Büttgen, Alain de Libera, Marwan Rashed, Irène Rosier-Catach (dir.), *Les Grecs, les Arabes et nous. Enquête sur l'islamophobie savante*, Paris, Fayard, 2009.

<sup>27</sup> Voir tout récemment Philippe Beaujard, *Les Mondes de l'océan Indien*, vol. 1 : *L'océan Indien, au cœur des globalisations de l'Ancien Monde (7<sup>e</sup>- 15<sup>e</sup> siècles)*, vol. 2 : *De la formation de l'État au premier système-monde afro-eurasien*, Paris, Armand Colin, 2012.

<sup>28</sup> Natalie Zemon Davis, « Decentering History Local. Stories and Cultural Crossing in a Global World », *History and Theory*, 50, 2011, p. 188-202. Voir également Francesca Trivellato, « Is There a Future for Italian Microhistory in the Age of Global History ? », *Californian Italian Studies*, 2-1, 2011 : <http://escholarship.org/uc/item/0z94n9hq>.

désigne non pas l'espace englobant abstraitement l'histoire humaine dans sa totalité, mais le plus haut degré d'espace partagé par les sociétés humaines à un moment donné, il ne concerne, à l'exception de l'ultracontemporain, qu'un tout petit monde d'acteurs. Car pour l'essentiel des êtres humains habitant la Terre, pendant très longtemps, il importait peu que le monde existât. Il existe aujourd'hui, et voici pourquoi il met à l'épreuve l'histoire toute entière, dans sa capacité à mettre en récit les textures du temps — c'est-à-dire, fondamentalement, dans sa dimension littéraire. Pas de panique : l'histoire-monde ne sera pas une histoire monstre, vorace et dévorante. Car elle ne vaudra que si elle dédaigne l'illusion du tout, mais ouvre au contraire tout un monde d'histoires. Elle saura se tenir, dans l'entre-deux des langues, se tenir pour entretenir le monde.

PATRICK BOUCHERON